

CULTURE

Christophe ravive les paradis perdus de la Villa Médicis

Lorsqu'il loge à la Villa Médicis, Christophe reçoit dans la chambre 13. Haut plafond à caissons, murs repeints par Balthus, lit à baldaquin, la pièce a accueilli Claude Debussy, jadis. « C'est la seule chambre avec un piano... Toute ma carrière, j'ai fait du synthé. Ça y est, je me mets au piano – je joue moins bien que Debussy, normal, j'apprends », susurre l'auteur des *Paradis perdus*, tout en caressant les touches de l'instrument.

Christophe est là pour la 5^e édition du festival Villa Aperta, qui se tient du 18 au 21 juin dans la cour de l'Académie de France à Rome. « Villa ouverte », ça sonne comme un film de Rossellini, mais c'est bien de musiques actuelles qu'il s'agit. « Pop-électro-rock », précise le sous-titre de la manifestation – des mots qui, en cet auguste endroit, ne vont pas de soi. Il y a quelques saisons, la nomination comme pensionnaire de la chanteuse de variété Claire Diterzi a fait crisser quelques violons mal accordés à leur époque. Face aux caciques des musiques classiques et contemporaines, qui s'offusquaient d'un pareil outrage aux préséances artistiques, le directeur de la Villa Médicis, Eric de Chassey, a tenu bon. Jusqu'à ouvrir, donc, tous les ans depuis 2010, son institution aux larsens les plus obscènes, mais pas à n'importe qui – il faut tout de même déboursier 22 euros pour assister à chacune des quatre soirées de la Villa Aperta.

Historien de l'art, professeur à Normale Sup, Eric de Chassey fut aussi le commissaire de l'exposition « Europunk », qui vient de

s'achever à la Cité de la musique, à Paris. Cette connaissance avisée de la chose rock l'autorise à réaliser de A à Z la programmation du festival, qui s'est ouvert mercredi 18 juin avec les ébouriffantes déflagrations des Français Cheveu et That Summer, entrecoupées des colères transalpines de Luminal.

Las, même s'ils n'ont pas déversé la moindre goutte, les nuages noirs qui planaient sur la capitale italienne ont dissuadé les autochtones de venir pogoter en nombre – les Romains craignent plus que tout, on le sait, de voir leurs pins parasols se transformer en pins parapluies. La météo s'annonçant moins menaçante, il devrait y avoir foule en revanche pour la clôture samedi 21 juin, retransmise à 0 h 45 sur Arte, Fête de la musique oblige. Avec Gesaffelstein et Brodinski aux platines, les jardins de la Villa prendront des allures de *dancefloor* géant – les statues de la gypsothèque voisine n'ont qu'à bien se tenir.

En attendant, elles ont pu admirer jeudi 19 juin le concert rêveur de Caroline Polachek. Voix d'albâtre et corps d'Aphrodite, l'Américaine était entourée de deux choristes, qui accompagnaient ses danses de gestes saccadés. Echapée du groupe indie-rock Chairlift, la chanteuse présentait là son projet solo, Ramona Lisa, couvé durant une résidence de plusieurs mois à la Villa.

Succès fou

Puis ce fut le tour de Christophe. Pour son premier concert italien depuis quarante ans, le crooner d'argent a soigné sa mise

– santiags, veste noire, lunettes bleues. En clin d'œil à ses aïeux lombards, il a truffé son répertoire d'italianeries (*La Dolce Vita*, *Le Dernier des Bevilacqua*, *Enzo*), traduisant certains couplets pour l'occasion. Seul au piano, le dandy évoque des projets flous – un nouvel album pour « février-mars 2015 » –, et déroule ses succès fous – « hou ! hou ! », roucoulant quelques groupies transies. A leurs soupirs se joignent ceux de Messaline, dont le fantôme erre depuis deux millénaires, paraît-il, dans les jardins de la Villa. « Normalement, le chanteur quitte la scène, le public le rappelle, il revient, lâche Christophe peu avant la fin du concert. Avec moi, pas besoin de ça. Je me rappelle moi-même, comme ça je suis sûr que je suis là. » ■

AURELIANO TONET (À ROME)